

L’AIR LA MER, l’air les plaines, l’air les cieux, l’air les fenêtres des trains, leurs vitres ouvertes sur les champs, l’air la chaleur, l’air la chaleur étouffante, l’air, le manque d’air, l’air la nuit, l’air les ports, l’air les odeurs, l’air les rues, l’air la mer, l’air les voiles de bateaux amarés, l’avancée de la coque, la glissade lisse sur l’eau, l’air les vagues. Et l’aria, les vagues ; l’aria, l’espace ; l’aria, l’air ; l’aria, la fuite ; l’aria, où tangu ; l’aria, la brume ; l’aria, le soir ; l’aria, la trace ; l’aria, vers la rive ; l’aria, en échos ; l’aria, avant. Avant l’air des plaines, l’air de la plaine, l’air des plaines, l’air de la plaine, l’air des plaines, l’air de la plaine. L’air de la mer, l’air des cieux, avant, l’air des plaines. // Paysages de clips en noir et blanc, diffusés la nuit au début de la décennie deux-mille, où des trains traversaient les campagnes. Pop mélancolique, avec ce son bizarre (électronica) qui n’aurait plus court deux ans après, quant la pop serait rame-née à ses airs eighthies. // *Birdy*, d’Alan Parker, les années quatre-vingt — au deux tiers du film, un moment qui voit le héros s’envoler, et survoler la banlieue triste où il se rêvait en oiseau. Pinson joyeux, renaissant, quitte sa cage. La musique de Peter Gabriel, plate jusqu’alors, prend enfin du relief. // « Comme faucon aux longues ailes qu’on porte sur le poing, lorsqu’il est tout d’abord lancé et que, pour son plaisir, il décrit de nombreux circuits dans l’air, et continue à s’élever toujours plus haut jusqu’à ce qu’il ait atteint toute son altitude ; et que pour finir, lorsque la proie est levée, il descend comme l’éclair et fond brutalement sur elle : de même ferai-je, étant à présent enfin parvenu à ces vastes champs de l’air dans lesquels je vais pouvoir aller à mon gré et en toute liberté, errer quelques temps pour ma récréation, me promener dans le monde entier, me hausser jusqu’à ces orbes éthérées et ces sphères célestes, avant de redescendre enfin et retrouver les éléments que j’avais laissés » // Arrivé à de hautes altitudes, l’atmosphère disparaît peu à peu, la pression s’estompe, l’esprit se retrouve dans le vide — comme les nombres perdent leurs sens à l’approche des grandes quantités : il est facile de voir ce qu’est une dizaine, une centaine — même un millier, avec moins d’assurance — mais un million ou un milliard, c’est le vague. Ce savoir, qui avait pourtant pris une pente régulière, appliqué et suivi une fonction arithmétique très simple, se dissout par l’effet même de la pente choisie. Rendu aux millions de milliards, aux milliards de millions et milliards de milliards, on sait de nouveau — que ça n’est plus rien d’avoir tant enflé. Un juron, rien. De même, la surface de l’atmosphère. L’air disparaît peu à peu ; encore pré-

sent, presque disparu ; irrespirable et respiré à la fois — défi pour l’intelligence pratique, tactique, qui a besoin des informations claires qu’elle tire de catégories fixes. Au-delà vers l’espace, le vide s’appréhende plus facilement, désormais stable et morne, sans événement jusqu’à l’infini. // L’air ici se respire, mais il est fade. On étouffe autrement. L’air n’a aucun de goût. Il passe dans les bronches sans faire d’impression suffisante. Pas assez épais pour laisser trace de lui. Faute de preuve de son passage, il n’est pas venu. Il lui faudrait brûler soudain, il sentirait l’odeur du cramé ou de l’iode, de la fumée grasse, du tabac lourd en pipe, des arômes hollandais — goût des chaleurs au sortir du fourneau, des goudrons qui tâchent la gorge, raclent, font les quintes de toux, actent l’air. Il faut tousser. S’époumoner, sentir l’air, courir trop vite, trop loin, vomir au bord, raval ; l’air, ses poumons, mâcher le mou, son mou à soi, éructer. Il faut éructer. Aux lèvres la bave — par quoi le corps accepte l’air. Alors l’air entre dans les chairs. Il a un goût. On partage quelque chose. // Pneuma : baiser. Passage du souffle de l’un vers l’autre. Retour. Amour, souffle, vie. Ce que disent les Anciens. « Yhwh Dieu fabrique un adam poussière / qui vient du sol / souffle la vie dans ses narines / l’adam se met à vivre » (tr. Boyer/L’Hour) — que dit la Bible. Logos, paroles. Phèdre invite à discourir autant qu’à boire. Allongées pareilles paroles, liqueurs, haleïnes : échange de souffles, vies, baisers. // « Isaïe aida galamment Prairie à monter à bord de son bordel ambul ;ant capitonné dans les tons fuchsia sanglants, où elle se confondit avec les Vomitones et leurs petites amies, puis dans un arc de cercle d’une grâce inattendue ils disparurent comme une machine à explorer le temps décollant vers le futur, à jamais trop tôt pour Zoyd, propulsés loin sur l’étroit sentier qui se perdait dans les nuages. » // Il y a Samboku sur un nuage volant (un bubblegum jaune à traîne de caoutchouc), la Dolorean revenue du futur en voiture volante, tous les tapis magiques du Moyen-Orient, il y a Niels Holgerson sur le dos du Jar, il y a cent avions de chasse et leurs virils pilotes, navettes, robots, fusées… Il y a les Thunderbirds, les coffres à jouets, la quincaillerie du départ. // Les machines volantes remplissent les ciels des séries enfantines. Elles se détachent sur un fond bleu, généreusement étalé à la palette graphique. Le bleu — le dernier bleu en date parmi les bleus qui se sont succédés dans l’Histoire — est la couleur fétiche des trucages vidéo : une séquence importée la remplacera sur la copie définitive. Aussi, le bleu signifie l’absence de lieu, l’absence de localisation précise, avant l’arrêt d’un point de chute. Le vide,

encore un peu, encore un moment. L’indéterminé est ici comme un endroit vacant. Les machines volantes parcourent ce hors-lieu de la vidéo. Rien ne les retient. Pas d’attaches, pas de base à rallier, elles tracent au-dessus des têtes. Les machines volantes traversent les dehors. Mais (la lourdeur) il faut qu’elles reviennent sur terre, choisissent un village avec son héros identifié, qu’elles rentrent dans une histoire, qu’elles y trouvent une fonction narrative et une fin. // La nostalgie est une maladie de vil-lage suisse, qui atteignait les soldats partis trop longtemps et stationnés en plaine — disait l’historien. Sans l’air des montagnes les Suisses ne peuvent pas vivre heureux. // « Quand donc un climat qui par hasard nous est contraire / s’avance et qu’un air pernicieux commence à se glisser, / tel un brouillard ou un nuage il serpente lentement / et répand en chemin troubles et bouleversements. / Quand enfin il arrive dans notre propre climat, / il le corrompt, il l’assimile et nous le rend contraire. / Aus-sitôt donc ce fléau de l’épidémie nouvelle / ou tombe sur les eaux ou se dépose sur les moissons, / sur d’autres nourritures des hommes et des bêtes, / ou même reste en suspens dans l’atmosphère / et, lorsque nous respirons cet air mélangé, / il nous faut bien absorber aussi ces pestilen-ces. » // On se trompe. Trop d’humeurs, de fluides, de biles et d’haleïnes. Viscosité, volatilité, subtilité des atmosphères : que du flou. Pas assez d’attention au solide. L’homme vrai mène la vie de ses os. Il en a le caractère. La chair, elle, se déforme. Elle s’adapte. // Les poisons communs ne sont que des composés chimiques, certes agressifs, mais inertes et sans prétention à la complexité du vivant : ils ne changent successivement ni de forme ni de marqueurs, propriété qui fait la supériorité des virus. Ceux-là échappent aux vaccins comme ils échappent à vos sens ; mêmes les virus les plus banals, ceux de la grippe, des fièvres diverses ou du rhume ne sont jamais détectés que par la maladie qu’ils provoquent, jusqu’à vous rendre transi. Ils flottent dans l’air et vous ne les voyez pas. // Perdus dans l’espace, dit Major Tom — Nous ne sommes pas plus avancés, ré-p^ondit Captain Kirk. Puis chacun s’en retourna, qui dans sa chanson, qui dans sa série. // J’ai été heureux le jour où j’ai lu, dans un *homme qui dort* de Georges Perrec, une description extrêmement précise et parfaite-ment exacte des phosphènes, que je regarde descendre devant mes yeux, et ce depuis mon enfance, chaque fois que je suis seul et sans occupation. (Est écrite, en page de garde sur mon exemplaire, la référence du passa-ge : (*romans et récits*) page 261, ligne 5.) Souvent, je me mets devant la

sent, presque disparu ; irrespirable et respiré à la fois — défi pour l’intelligence pratique, tactique, qui a besoin des informations claires qu’elle tire de catégories fixes. Au-delà vers l’espace, le vide s’appréhende plus facilement, désormais stable et morne, sans événement jusqu’à l’infini. // L’air ici se respire, mais il est fade. On étouffe autrement. L’air n’a aucun de goût. Il passe dans les bronches sans faire d’impression suffisante. Pas assez épais pour laisser trace de lui. Faute de preuve de son passage, il n’est pas venu. Il lui faudrait brûler soudain, il sentirait l’odeur du cramé ou de l’iode, de la fumée grasse, du tabac lourd en pipe, des arômes hollandais — goût des chaleurs au sortir du fourneau, des goudrons qui tâchent la gorge, raclent, font les quintes de toux, actent l’air. Il faut tousser. S’époumoner, sentir l’air, courir trop vite, trop loin, vomir au bord, raval ; l’air, ses poumons, mâcher le mou, son mou à soi, éructer. Il faut éructer. Aux lèvres la bave — par quoi le corps accepte l’air. Alors l’air entre dans les chairs. Il a un goût. On partage quelque chose. // Pneuma : baiser. Passage du souffle de l’un vers l’autre. Retour. Amour, souffle, vie. Ce que disent les Anciens. « Yhwh Dieu fabrique un adam poussière / qui vient du sol / souffle la vie dans ses narines / l’adam se met à vivre » (tr. Boyer/L’Hour) — que dit la Bible. Logos, paroles. Phèdre invite à discourir autant qu’à boire. Allongées pareilles paroles, liqueurs, haleïnes : échange de souffles, vies, baisers. // « Isaïe aida galamment Prairie à monter à bord de son bordel ambul ;ant capitonné dans les tons fuchsia sanglants, où elle se confondit avec les Vomitones et leurs petites amies, puis dans un arc de cercle d’une grâce inattendue ils disparurent comme une machine à explorer le temps décollant vers le futur, à jamais trop tôt pour Zoyd, propulsés loin sur l’étroit sentier qui se perdait dans les nuages. » // Il y a Samboku sur un nuage volant (un bubblegum jaune à traîne de caoutchouc), la Dolorean revenue du futur en voiture volante, tous les tapis magiques du Moyen-Orient, il y a Niels Holgerson sur le dos du Jar, il y a cent avions de chasse et leurs virils pilotes, navettes, robots, fusées… Il y a les Thunderbirds, les coffres à jouets, la quincaillerie du départ. // Les machines volantes remplissent les ciels des séries enfantines. Elles se détachent sur un fond bleu, généreusement étalé à la palette graphique. Le bleu — le dernier bleu en date parmi les bleus qui se sont succédés dans l’Histoire — est la couleur fétiche des trucages vidéo : une séquence importée la remplacera sur la copie définitive. Aussi, le bleu signifie l’absence de lieu, l’absence de localisation précise, avant l’arrêt d’un point de chute. Le vide,

vitre ou je m’allonge, je regarde les phosphènes (ces taches formées à la surface de l’œil, comme de petites bulles irrégulières) descendre dans l’air. Ça dure longtemps. Je suis par chez moi. J’ai huit ans et je suis allongé au milieu du terrain de foot. Le ciel est bleu. Les phosphènes descendent lentement. (Ils n’auront ce nom que plus tard. Il n’y a pour l’heure per-sonne à qui les dire.) Ils traversent le ciel. Chaque fois que je cligne des yeux ils reprennent leur place au milieu du champ visuel. Si je les poursuis du regard, ils courent plus vite vers l’horizon, rasant les toits. Si je regarde le soleil, de nouvelles bulles se forment et descendent lentement. Ce monde est à l’écart. C’est le monde. Il est d’une seule couleur, bleu — deux avec le vert du terrain de foot. Le soleil n’est que lumière. Le monde ne connaît qu’un mouvement, la descente. Les phosphènes sont eux-même transparents. Ils n’ajoutent rien à l’existant. Et je suis immobile. J’ai été heureux là, quand j’ai pu n’y rien faire et regarder ces bulles mysté-rieuses descendre lentement. // « j’ai vu moi toutes les choses / qui se font sous le soleil / je dis moi tout est hével / Poursuite du vent / Ce qui est courbe / ne sera plus droit / ce qui n’est pas / ne sera jamais compté / Je me suis dit ceci / j’ai surpassé en sagesse tous les rois / de Jérusalem avant moi / et de savoir mon coeur est plein / J’ai donné mon cœur pour avoir / la sagesse et la connaissance / sottise et folie j’ai connu / Poursuite du vent » // Dans une salle de L’Odyss ;eus, il y a l’équipage du vaisseau qui est en lévitation. Les membres d’équipage ont le corps droit et les mains le long du corps. Ils flottent à trois mètres du sol, ils ont les cheveux bleu. Suspendue au-dessus de leurs têtes, une petite pastille colorée. Ils dorment. Cette double lévitation de leur corps et de sa pastille (conscience ?) évoque un sommeil plus profond que le sommeil, et plus léger aussi. Sommeil maudit voulu par les Dieux, où s’oublie ;t la malédiction et le souve-nir des Dieux eux-mêmes. Ils dorment d’un sommeil sans fin et sans mé-moire. Leur apesanteur est vraie. // Avant l’air des plaines, l’air de la plaine, l’air des plaines, l’air de la plaine, l’air des plaines, l’air de la plaine. L’air de la mer, l’air des cieux, avant, l’air des plaines.

 Sent placés dans le texte des extraits de Robert Burton, Anatomie de la Mélancolie, traduction Bernard Hoepffner, José Corti, 2000 ; de Thomas Pynchon, Vineland, traduction Michel Doury, Le Seuil, 1991 ; de Lucrèce, De la nature, traduction de José Kany-Turpin, Flammarion, 1997 ; et du Qohélet, traduction Marie Borel, Jacques Roubaud et Jean L’hour, Bayard / Médiaspaul, 2001.